

RAPPORT
SUR LES MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC,

QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

JANVIER, 1841. N^o. 3.



QUÉBEC:

DE L'IMPRIMERIE DE FRÉCHETTE & CIE.

IMPRIMEURS ET LIBRAIRES, N^o. 13, RUE LAMONTAGNE.

AVEC APPROBATION DES SUPÉRIEURS.

propes d'y construire une petite chapelle, n'eût-elle que 30 pieds sur 20, pour mettre le missionnaire et ses sauvages à l'abri du mauvais temps, pendant les offices et les instructions. Les frais de construction de cette chapelle ne coûteraient guère plus de £30 à £40.

Je voudrais bien qu'il fût possible de visiter les sauvages *Cris* des lacs *Athabasca* et des *Esclaves*, * et des lieux environnans, afin de sonder leurs dispositions, avant que les ministres ne se rendent chez eux. Les voyageurs nous assurent que ces infidèles n'ont aucun éloignement pour la prière ; et comme je pense que les ministres ne feront rien ici, ils pourraient bien aller se fixer là et tromper ces pauvres sauvages qu'il nous serait si facile d'amener au vrai bercail. J'en parlerai à mon retour à Mgr. de Juliopolis qui pourra dire à Votre Grandeur ce qu'il en pense par l'express d'automne.

Il m'en coûte, monseigneur, de vous adresser ce griffonage que j'ai été obligé d'écrire tantôt sur le dos d'une cassette de voyage, tantôt sur mes genoux, interrompu à chaque instant dans ma besogne. J'aurais aimé à le faire à tête reposée, pour mettre plus d'ordre dans ma narration. Mais le temps me manque ; il me faut laisser ici mon ouvrage, tout imparfait qu'il est, pour qu'il puisse vous être expédié par les canots qui vont bientôt y passer dans leur route pour le Canada.

* Ces lacs, d'après la carte du territoire du nord-ouest, dressée par Mr. Arowsmith, ne sont pas à moins de 450 ou 500 lieues de distance de la Rivière-rouge.

Dans un autre rapport, je parlerai de la nature et des ressources du pays que je viens de visiter. J'espère pouvoir l'accompagner d'une carte qui vous en donnera la description.

J'ai l'honneur, &c.

G. A. BELCOURT, Ptre.

MISSION DE LA COLOMBIE.

LE cadre de cette publication annuelle ne nous permet pas d'entrer dans le détail de tous les travaux des missionnaires de la Colombie ; et encore moins de les suivre dans leurs courses multipliées dans l'intérieur de ces vastes contrées, où la lumière de l'évangile n'a pas encore brillé. Nous passerons rapidement sur certains articles, pour nous arrêter davantage sur d'autres ; afin d'éviter, autant que possible, la monotonie d'un récit qui ne présente de variété que celle des lieux et du caractère des peuples ; les travaux et les opérations des missionnaires n'offrant en tout lieu que la même uniformité de charité et de zèle dans l'enseignement des vérités évangéliques.

Vancouver. Le 9 octobre 1839, par un arrangement nouveau avec l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, les missionnaires de la Colombie eurent la permission de s'établir au fort

Wallamette, quoique ce poste soit situé sur le territoire en contestation entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Un premier arrangement avec la compagnie avait fixé leur résidence à Cowlitz ; mais nous voyons que, nonobstant ces dispositions, les missionnaires firent leur principale résidence à Vancouver, jusqu'au terme de l'arrangement du 9 octobre ; et leur séjour y était dû à la généreuse hospitalité de James Douglass, écuyer, qui commandait ce poste en l'absence du Dr. McLaughlin, et qui les encouragea constamment à y séjourner, jusqu'à ce que leur maison pût les recevoir convenablement à Cowlitz.

Le fort Vancouver n'existe que depuis neuf ou dix ans, et doit son nom à un voyageur qui, lors de la découverte du pays, s'arrêta pendant quelque temps dans l'endroit où il est situé. C'est un parallélogramme d'un arpent de largeur sur plusieurs arpens de profondeur, environné de pieux d'une vingtaine de pieds d'élévation. Cette enceinte renferme les maisons des bourgeois, les magasins de dépôt, les hangards, une forge, plusieurs bâtisses inférieures, et une cour assez vaste, où l'on voit quatre canons, qui servent d'instrumens d'exposition publique pour ceux qui se sont rendus coupables de quelque délit. Les portes en sont fermées tous les soirs, pour la sûreté des marchandises qui y sont déposées. Ce poste n'est qu'à une petite distance de la rivière Colombie, dans une prairie toute mise en valeur par l'agriculture. Les engagés de la compagnie ont leurs habitations dans cette prairie, en gagnant la rivière, dont le rivage est bordé de ca-

banes de sauvages qui s'y rendent de tout côté pour l'échange de leur chasse.

Ce fort est le plus important de tous ceux situés à l'ouest des montagnes rocheuses. C'est l'abord des vaisseaux qui viennent d'Angleterre, chargés de marchandises pour la traite avec les sauvages. On y voit en outre une goëlette et un autre vaisseau inférieur, occupés au commerce des côtes. C'est de là que se fait l'exportation des pelleteries pour l'Europe ; du bois, de la farine et du poisson, pour les îles de l'Océan. C'est encore là le dépôt des marchandises destinées aux autres postes de ces vastes contrées. C'est le rendez-vous des bourgeois, des employés et engagés de la compagnie, qui s'y rassemblent de tout côté pendant l'été. On y trouve toujours un grand nombre d'engagés, dont les uns sont occupés aux travaux de l'agriculture, d'autres à la forge, et un bon nombre à la coupe des bois et à des travaux de sciage sur un superbe moulin que la compagnie y a fait construire. On y voit un grand nombre de femmes et d'enfans exposés à toute espèce de séductions, et dont les sept huitièmes professent la religion catholique. C'est encore là que se rendent en été la brigade des *porteurs* du nord, et celle du sud, dont il sera fait mention plus bas.

Le sol y est d'une excellente qualité pour la culture. Environ 450 minots de blé ont été confiés à la terre en 1839, et ont donné une récolte abondante. Le blé y est coupé à la faux avec javellier, et une machine à battre se transporte d'une grange à l'autre aussitôt après la récolte,

afin de préserver le grain d'une prodigieuse quantité de souris qui ne laissent que la paille dans la gerbe. Les pois et les pommes de terre y viennent en abondance, et tout porte à croire que le commerce des produits du sol deviendra bientôt aussi lucratif pour la compagnie que celui des pelleteries.

Vancouver a été desservi, depuis 1838, soit par un seul missionnaire, soit par les deux ensemble, et leur temps y était entièrement consacré aux travaux du saint ministère. Deux catéchismes s'y faisaient tous les jours, l'un avant et l'autre après midi. Les missionnaires se servaient du jargon *Tchinouk*, en attendant que le temps et l'étude les rendissent capables de s'expliquer dans les diverses langues des tribus qui se rendaient à leurs instructions. Deux instructions étaient données le dimanche, où l'on expliquait les vérités dogmatiques et morales de la religion, outre le catéchisme ordinaire. On chantait à la messe le *Kyrie*, le *Gloria in excelsis* et le *Credo*. L'on chantait aussi des cantiques au lieu des antiennes des vêpres, les hommes et les femmes répétant alternativement les couplets.

Les missionnaires avaient eu l'espérance d'y voir bientôt une chapelle élevée au culte catholique; mais jusqu'à présent cet espoir, faute d'ouvriers, n'a pu se réaliser. Cependant, d'après l'aide que promet Mr. le commandant du fort, on se propose de mettre bientôt la main à l'œuvre, et Dieu donnera sans doute les moyens d'achever la maison que l'on destine à son culte. Le manque d'un édifice religieux, joint aux tra-

casseries suscitées par des ministres anglicans et méthodistes, sont des moyens dont Dieu se sert pour éprouver la constance de ses apôtres de la Colombie. On sait quel est l'esprit qui anime ces colporteurs de bibles, dans leurs relations avec les missionnaires catholiques. Mais la providence divine qui dispose tout avec douceur, saura toujours amener ceux qu'elle a prédestinés. Le bien se fera parce que Dieu le veut, et déjà depuis l'arrivée des missionnaires catholiques, une amélioration très sensible se fait remarquer dans les mœurs des sauvages et des canadiens des différens postes de la Colombie; les vices disparaissent, et Dieu permettra que les vertus de ses ministres, leur constance inébranlable, leur zèle, leur charité bienfaisante triomphent tôt ou tard des entraves que l'esprit d'erreur suscite à leur sainte mission.

Brigade des porteurs. On appelle de ce nom certain nombre d'engagés employés par la compagnie à transporter dans l'intérieur du pays les marchandises destinées aux sauvages, en échange de leurs pelleteries, et à transporter de l'intérieur dans les différens dépôts les pelleteries et autres marchandises destinées à l'exportation. Ces transports ne se faisaient autrefois qu'avec des peines et des fatigues infinies, chaque engagé portant sur son dos des ballots pesans, sous le poids desquels il avait à traverser d'immenses étendues de pays, et à franchir des collines et des montagnes, des ravins, des obstacles sans nombre. Quoiqu'on se serve maintenant de chevaux et de berges pour ces transports, les engagés qu'on y emploie ont conservé le nom de porteurs, et on

en connaît deux classes : la brigade du nord, et celle du sud.

57 La brigade des *porteurs* du nord arriva à Vancouver le 6 juin 1839, conduisant neuf berges chargées de pelleteries, et devant retourner dans l'intérieur chargées de marchandises. Elle venait des différens postes du nord, situé sur la rivière *Fraser*, affluente de la rivière *Thompson*. Le nombre des porteurs était de cinquante-sept hommes, et l'on en avait laissé un bon nombre à la garde des postes. Ils sont mariés pour la plupart à la façon du pays, et ont leurs familles départies dans les forts dont on vient de parler. Cette classe d'homme est fort débordée, et les missionnaires redoutaient beaucoup leur présence au milieu de la naissante chrétienté de Vancouver. Mais Dieu ne permit pas que leur conduite fut un sujet de chute pour ses nouveaux enfans, et la présence de Mr. Blanchet, dont le zèle mit tout en œuvre pour réveiller ces consciences endormies par une longue habitude du vice, contribua puissamment à les maintenir dans les bornes du devoir. Peut-être aussi que les ordres rigoureux de leurs chefs, MM. Ogden et Black, les obligèrent de se maintenir dans l'ordre. Tous ne se montrèrent pas indifférens aux pressantes exhortations du ministre de Dieu. Il se fit des confessions, et la parole divine produira des fruits en son temps.

La brigade des *porteurs* du sud arriva à Vancouver le 15 juin, et y séjourna pendant trois semaines. Ces porteurs ont à traverser l'immense étendue de pays qui se trouve entre la

Californie et la rivière Colombie ; à traverser des défilés très dangereux par le voisinage de nations *féroces* entre les mains desquelles ils sont en danger de tomber. Ces nations ont conservé contre les blancs une haine implacable, depuis qu'un des leurs fut assassiné, dit-on, par une brigade de porteurs. Il n'est pas rare que quelqu'un d'entre ceux-ci perde la vie par les embuscades de ces barbares, qui lancent des flèches avec une force telle qu'ils tuent un cheval en le perçant d'outre en outre. Cette brigade est un assemblage hideux de personnes des deux sexes, dénuées de principes et de morale. Malgré ces dehors révoltans, Mr. Blanchet se hâta de leur porter des secours spirituels, avec un zèle proportionné à l'état déplorable de leurs âmes. Les jours et les nuits furent employés à fléchir ces cœurs endurcis, et à leur rappeler les vérités qu'ils avaient mises en oubli. Dieu soutient ses serviteurs dans les travaux entrepris pour sa gloire ; et sa grâce vivifiante vient donner tôt ou tard l'accroissement aux plantes arrosées par les secours de la charité. C'est ainsi qu'après quinze jours de travaux incessans, Mr. Blanchet eut le bonheur de baptiser quarante personnes, tant enfans qu'adultes, de célébrer treize mariages, d'entendre un grand nombre de confessions, et de faire renvoyer aux hommes les femmes qui ne leur appartenaient pas par un mariage légitime.

Colville. L'empressement que les sauvages de Colville avaient témoigné à profiter des instructions des missionnaires, lorsqu'ils reçurent leur visite en 1838, était un motif plus que suffisant de leur faire une seconde visite, afin de seconder la

grâce divine en faveur de ces pauvres âmes avides du royaume de Dieu. Il était connu d'ailleurs que des ministres protestans méditaient d'exploiter cette terre vierge au profit de leurs fausses doctrines. On avait promis en outre aux sauvages de retourner au milieu d'eux une autre année, et c'était un engagement auquel on ne pouvait manquer sans se déconsidérer à leurs yeux. M. Douglass offrait généreusement un passage sur la berge de M. Ogden, chef des porteurs du nord. Le voyage fut donc décidé ; et ce fut M. Demers, qui entreprit cette pénible excursion dans le nord de la Colombie, pendant que M. Blanchet devait visiter les postes du sud. Il fallait remonter la périlleuse Colombie jusqu'à Wallawalla, et faire ensuite à cheval un trajet de 120 à 130 lieues, à travers des prairies, des forêts, des rivières et mille obstacles que présentent ces contrées où la main de la civilisation n'a point préparé de voies faciles aux voyageurs. Laissons parler M. Demers.

“ Je partis de Vancouver le 22 juin, sur la berge de M. P. Ogden, chef des porteurs, qui mérite toute ma reconnaissance pour sa conduite généreuse et ses nobles procédés à mon égard pendant tout mon voyage. Un double objet nécessitait cette mission : des canadiens à marier, et des sauvages à instruire, outre un bon nombre d'enfans à baptiser. Nous arrivâmes à Wallawalla en huit jours de marche, et je dus bénir la providence de m'avoir préservé d'accidens, dans cette dangereuse partie de la rivière Colombie. M. Pambrun, commandant du poste, me reçut avec beaucoup de politesse, et me procura

quatre chevaux et un homme de la compagnie, pour faire le trajet de Wallawalla à Colville, et un guide que je ne devais trouver qu'après une journée et demie de marche. Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la célébration de quelques mariages à mon retour, je me mis en marche pour Colville. Quand on travaille pour le ciel les misères de la terre sont peu sensibles. La chaleur du jour, l'humidité de la nuit sont des incidens qui ne comptent pas pour les voyageurs de la Colombie. Cependant le guide que m'avait promis M. Pambrun n'était pas de ces hommes qu'on décide au premier abord, et ce ne fut qu'avec des supplications pressantes et répétées qu'on put l'émouvoir. Sa paresse aurait dû m'inspirer peu de confiance, et me faire prévoir le tour qu'il devait me jouer plus tard. Enfin il se rend, monte à cheval, et nous sommes en route. Des prairies, des forêts, telle est l'uniforme variété offerte à la vue des voyageurs dans ces pays, où l'on rencontre peu de sites pittoresques. Quelques marais nous y font décrire des courbes dont nos chevaux ne s'accoutument guères. Après trois journées de marche et avant de commencer le quatrième, mon sauvage de guide me parut plus sombre et plus taciturne que la veille. Il devint boudeur et s'appuya quelques momens sur son fusil, dans l'attitude d'un homme qu'une pensée exclusive absorbe entièrement ; puis sans mot dire, il saute sur son cheval et disparaît, sans écouter mes cris ni mes reproches. Resté seul, avec un homme qui n'était pas plus avancé que moi dans la connaissance du pays, force me fut de me résigner et de continuer ma route, au risque de m'égarer tout-à-fait. Je suivis d'abord un sen-

tier qui me parut dans une direction convenable à mon but. Bientôt cependant je le quittai pour en suivre un autre, dans la pensée que j'étais dans le voisinage de la rivière *Spokan*. Je marchai ainsi tour à tour dans toutes les directions, et après avoir passé la journée entière du dimanche à caracoler dans les prairies, entièrement désorienté, je me trouvai le soir sur le bord d'un marais, à trois lieues du campement de la veille, et j'y passai la nuit. Au lever de l'aurore, ma position me parut plus inquiétante. A la vérité je ne croyais pas que Dieu voulût m'ensevelir dans ces déserts, mais je m'y serais résigné volontiers, si le salut de tant d'âmes n'eût dû procurer plus de gloire au Seigneur que le sacrifice de ma pauvre existence. Le seul moyen de sortir d'un tel embarras était de retourner à Wallawalla ; mais était-il certain que nous pussions y parvenir sans perdre notre route ? Quoiqu'il pût arriver, j'engageai mon compagnon à retourner à ce poste, pour ramener un guide plus fidèle. Je lui confiai une lettre adressée à Mr. Pambrun, et je restai seul dans les prairies, n'ayant qu'un couteau et une petite hache pour me défendre des animaux sauvages qu'on y rencontre quelquefois. J'avoue que cette solitude me parut affreuse. Oh ! que n'étais-je un François-Xavier, pour souffrir en sainte cette peine que Dieu m'envoyait, sans doute dans sa miséricorde, pour me faire souvenir de ma faiblesse et de mon incapacité ! Je la lui offris de bon cœur, et je fus soulagé. Je passai la semaine entière dans ces perplexités ; et ce ne fut que le samedi fort tard dans l'après-midi que je vis arriver mon fidèle compagnon, avec un guide qui cette fois fut constant. Je me jetai à genoux

pour remercier Dieu de ne m'avoir pas abandonné, et le jour suivant de grand matin nous étions en marche. La chaleur était suffocante, et cet inconvénient ne nous permettait pas de hâter notre marche au gré de mes désirs. Ce ne fut donc que le 17 juillet que nous arrivâmes à Colville, huit jours plus tard que je n'avais voulu, et vingt-cinq jours après mon départ de Vancouver. M. Archibald McDonald, commandant du poste, me reçut avec beaucoup de bienveillance et d'égard ; et mon arrivée causa une vive satisfaction aux canadiens. De leur côté, les sauvages se montrèrent empressés à me témoigner le plaisir qu'ils ressentaient de me revoir, et m'en donnèrent des démonstrations qui me firent juger que notre passage chez eux, l'année précédente, n'y avait pas été sans fruit.

“ Un homme vertueux, du nom de Brown, avait enseigné les prières chrétiennes aux sauvages, pendant notre absence. Ces pauvres sauvages se faisaient une joie inexprimable de me faire connaître leur progrès dans les prières ainsi que dans le catéchisme. On ne saurait dire le bonheur de ces hommes affamés du pain de la parole divine, quand ils avaient compris et retenu quelques-unes des vérités de notre sainte religion. Quel bien ne ferait pas un missionnaire résidant au milieu d'un peuple si parfaitement docile aux grâces du Seigneur ! Dieu daignera sans doute envoyer des ouvriers à cette vigne, qui n'attend qu'un peu de culture pour produire des fruits en abondance.

“ Quant aux canadiens, les femmes qu'ils ont prises deviennent un obstacle à leur retour à la vertu. Ce n'est qu'à Montréal que la compagnie rend la liberté à ses engagés ; et une condition de leur engagement est de ne se point marier ; parce que sans doute les intérêts de famille, en partageant leur sollicitude, ralentiraient leur dévouement aux intérêts de leurs maîtres, et les rendraient désireux de rompre leur engagement. Cependant ces hommes livrés à leurs penchans, éloignés de tout secours religieux, entraînés par l'exemple, se laissent bientôt gagner par les traits du vice ; et oubliant les principes de la religion qu'ils ont appris dans leur enfance, ils adoptent des femmes, qu'ils entretiennent, comme si les liens sacrés du mariage autorisaient leur union. Il s'ensuit des embarras continuels pour les missionnaires, qui réussiraient facilement à légitimer ces alliances, si les conditions d'engagement n'y mettaient un obstacle presque insurmontable. A ces inconvéniens vient se joindre le voisinage de ministres protestans, dont la proximité ne peut que nuire au développement de cette naissante chrétienté. L'absence des missionnaires, nécessitée par la vaste étendue du pays qu'ils ont à parcourir ; la latitude laissée aux mœurs par ces ministres, et les préjugés inspirés par eux contre les *robes noires*, sont les expédiens de l'esprit d'erreur pour attirer dans l'hérésie ces peuplades ignorantes et incapables de former un jugement sur la solidité des principes qu'on leur prêche. *Ce ne sont pas les cérémonies*, leur dit-on, *qui sauvent*. Cette objection n'est dictée que par la plus insigne mauvaise foi. On sait que les cérémonies de l'église catholique font une heu-

reuse impression sur l'esprit des sauvages ; et que le culte protestant aride comme le principe dont il découle, ne saurait leur offrir cet appât ; de-là cette spirituelle saillie : *Ce ne sont pas les cérémonies qui sauvent*. On distribue des bibles avec profusion ; mais ce ridicule moyen de conversion pour les habitans des forêts ne fructifie pas au gré des ministres, surtout s'ils sont forcés d'établir une comparaison avec les missions catholiques. De-là ce moyen inique de paralyser les travaux des missionnaires, et de leur arracher le respect de leurs ouailles, dans la Colombie, dans les Indes, la nouvelle Zélande, dans les îles de l'océan pacifique, je veux dire la calomnie. Mais Dieu ne bénit pas de tels moyens, et le catholicisme s'élève partout en renversant ces machines dressées par la main des hommes pour saper ses fondemens. *Portæ inferi non prævalebunt.*”

Après avoir passé trente-cinq jours au milieu de ses chers néophytes, baptisé trente-six enfans, entendu un grand nombre de confessions, Mr. Demers donna des ordres pour une mission prochaine, et partit de Colville, le 22 août, pour passer par Okanagan et Wallawalla, de manière à être de retour à Vancouver vers la fin de septembre.

Okanagan. Le missionnaire arriva à ce poste en six jours de marche. Il s'exprime ainsi : “ La chaleur du jour était étouffante, et il n'y avait point d'air. Le feu ayant passé dans les prairies, le sol ne présentait plus qu'une surface grillée et sans verdure. C'est à peine si l'on rencontrait çà et là quelques coins épargnés, où l'on trouvait

de l'herbe pour les chevaux. L'eau nous manquait souvent, et plus d'une fois nous fûmes réduits à étancher notre soif avec de l'eau à demi corrompue. Le poste d'Okanagan situé sur la rive droite de la rivière Colombie, est un sol insalubre, stérile, et dans un climat très dur. Cependant la population qu'on y trouve est avide de la parole de Dieu. J'eus le plaisir d'y rencontrer un chrétien zélé, du nom de Robillard, qui avait enseigné les prières aux sauvages. Ce secours inespéré m'exempta de bien des peines dans cette mission. Du reste, les sauvages n'y étaient pas en aussi grand nombre que je l'avais espéré. Après m'avoir attendu avec empressement, ils s'étaient dispersés, les uns pour la pêche au saumon, les autres pour la chasse dans les montagnes voisines; et cet incident doit-être attribué au malheur que j'eus de passer une semaine dans les prairies, avant d'arriver à Colville. Quoiqu'il en soit, je trouvai les plus consolantes dispositions en ceux qui étaient demeurés au fort. Ainsi qu'à Colville, je réussis à faire rejeter aux canadiens les femmes que la loi de l'évangile ne leur permettait pas de garder. J'y baptisai dix enfans de sauvages, et quatre de canadiens. Mais au milieu de mes chers sauvages, le cœur tout ravi de leur docilité, je devais rencontrer un sujet d'amer chagrin; et Dieu me le destinait pour me faire souvenir que je ne suis qu'un instrument imparfait de sa providence. J'eus la douleur de rencontrer à Okanagan un misérable chrétien, qui, après avoir été instruit à la Rivière-rouge, devint en ces lieux un sujet de scandale, par la dépravation de ses mœurs. Foulant aux pieds la loi de Dieu qu'il avait apprise et pratiquée pendant

quelque tems, ce misérable poussa le cynisme jusqu'à épouser trois femmes. Il travailla par ses discours à inspirer de la méfiance aux sauvages contre leur missionnaire, et même à ternir par la calomnie son caractère dont ils ont une si haute idée. Dieu me préparait cette épreuve, et je me souvins de ces paroles : *le serviteur n'est pas plus que le maître.* Avec l'aide de la grâce, ce usage se dissipa bientôt; la foi n'en devint que plus vive, et la croix de Jésus-Christ, plantée dans les champs incultes de la barbarie, attirera sous son ombre les populations éparses de la Colombie, et les civilisera. C'est le grain de sénevée qui doit produire un arbre où les oiseaux du ciel viendront se reposer.

Des ministres américains travaillent, à ce poste comme à Colville, à détacher les sauvages des missionnaires, pour les attirer à leur secte, en employant aussi la calomnie. Emprunter l'arme du vice, pour empêcher les peuples de s'attacher à une religion qui prescrit toutes les vertus, est un moyen peu sûr de faire des prosélytes. Aussi est-il remarquable que la présence de ces colporteurs de bibles parmi les sauvages a toujours produit un effet funeste sur leurs mœurs."

Après avoir passé neuf jours dans ce poste, M. Demers traversa la rivière Colombie vis-à-vis du fort, et se rendit à Wallawalla le 11 septembre, en cinq jours de marche, ayant baptisé sur sa route neuf enfans, et fait séparer deux sauvages des femmes qu'ils entretenaient contre la loi de Dieu. Après une courte mission à ce dernier

poste, il en repartit, et arriva en bonne santé à Vancouver, le premier octobre, après une absence de trois mois et vingt-deux jours.

Nesqually. Ce fut Mr. Demers qui se chargea de porter la parole de Dieu pour la première fois au fort Nesqually. Parti de Vancouver le 15 avril, il arriva à sa mission le 21, accablé de fatigues, après une marche de six jours, contrariée par des pluies froides et continuelles. Il fut reçu par M. Kitson, commandant du poste, avec une extrême politesse, et en reçut un logement qui devait en même temps servir de chapelle. Nesqually est situé sur une rivière du même nom, qui se décharge dans la baie de Puget. C'est un quarré long d'environ quatre arpens de superficie, environné comme les autres forts d'une palissade de vingt pieds d'élévation, et flanqué de quatre bastions garnis d'armes à feu. Cette palissade est couronnée extérieurement par une espèce de galerie circulaire, tant pour servir à la défense du fort, que pour observer les démarches des sauvages et les tenir en respect. Dans cette enceinte sont réunis différens bâtimens, tels que la maison de *fumerie*, le magasin de *traite*, plusieurs autres constructions inférieures environnant une cour, la maison du commandant, une pour les étrangers, une autre pour les engagés, un hangard, un magasin, et un espace secret pour y déposer les objets que l'on veut dérober à la vue. Un bois et un coteau cachent à la vue du fort la baie de Puget, d'une demi-lieue de largeur, qui débouche dans la mer. Cette baie est le seul hâvre depuis la Californie dont l'entrée soit facile aux vaisseaux, n'ayant point de barre,

comme la rivière Colombie, où les bâtimens, contrariés par les vents, sont quelquefois retardés pendant des mois entiers. Cette baie deviendra par la suite le centre d'un commerce étendu avec les îles de l'océan et les ports de l'Amérique méridionale. Les sauvages s'y rendent de toutes les distances, et en très grand nombre, pour l'échange de leurs pelleteries, attirés d'ailleurs par la facilité de s'y procurer les aisances de la vie. Leurs mœurs sont mauvaises, mais leur caractère humain et docile fait espérer que Dieu dignera bientôt les recevoir dans son église.

Mr. Demers, à son arrivée dans ce fort, y vit un grand nombre de ces sauvages, accourus de tout côté pour voir le *grand chef des Français*, et suivre ses instructions. Un incident imprévu faillit troubler la mission commencée sous d'aussi belles apparences. Le commandant de ce poste, par une prévoyance que la prudence exigeait, ne voulant pas permettre l'entrée du fort à cette multitude de sauvages à la fois, leur avait ordonné de se tenir en dehors des palissades. Dans la confusion qui s'ensuivit, un sauvage plus osé que les autres fut repoussé un peu rudement par Mr. Kitson, et il en résulta un soulèvement qui serait devenu funeste, si la présence du missionnaire n'eût apaisé tout-à-coup cette foule indomptée. C'est ainsi que la religion exerce son influence salutaire sur le cœur de l'homme, en réduisant à l'ordre des passions fougueuses qui ne sauraient obéir à d'autres maîtres. Qui n'admirerait ce prodige du sentiment religieux dans cette foule de sauvages encore sans aucune notion de la loi sainte qu'on vient leur annoncer de 1800 lieues !

Au moindre obstacle, son empressement se change en fureur, son effervescence est à son comble : cependant ces flots courroucés s'apaisent en présence d'un ministre de l'évangile, qui ne présente aux yeux qu'une humilité sainte, accompagnée d'une charité sans borne, et sans autre pouvoir que celui de souffrir et de mourir pour son Dieu.

Mr. Demers fut obligé de sortir du fort, pour instruire ce pauvre peuple, qui pendant tout le temps de la mission, témoigna la plus parfaite docilité à ses avis. La première messe y fut célébrée en présence du commandant et de plusieurs personnes du poste. Cependant les sauvages arrivaient en foule, et l'on en compta de 22 nations différentes. Les jours entiers de l'homme de Dieu étaient dévoués à ces chers néophytes. Célébrer les saints offices, enseigner les prières chrétiennes, administrer le baptême aux enfans, expliquer aux sauvages les vérités dogmatiques et morales de la religion, entendre les confessions des canadiens ; telles furent les occupations qui absorbèrent les jours et une partie des nuits du missionnaire, pendant les huit jours que dura cette mission.

La journée du 29 avril fut bien consolante pour le serviteur de Dieu, et dut le dédommager amplement des fatigues de ses longs et pénibles voyages. L'épouse du commandant du poste, Madame Kitson, après avoir suivi les instructions avec beaucoup d'attention, et pratiqué avec ferveur les exercices de piété que lui prescrivit le missionnaire, eut le bonheur d'être admise à

la lumière de la vraie foi, et de recevoir la grâce du baptême. Ce fut ce même jour que le missionnaire fixa pour son départ, et ce fut un jour de deuil pour les pauvres sauvages de Nesqually. Les hommes et les femmes se présentèrent en foule pour le supplier de demeurer au milieu d'eux, et lui témoigner la profonde tristesse que leur causait son départ trop prématuré. Ils lui promirent la plus entière docilité à ses avis, et lui dirent que si la pluralité des femmes était un mal aux yeux du grand maître, ils allaient sur-le-champ se conformer à sa volonté, en renvoyant celles qu'ils ne pouvaient garder sans se perdre. Profondément touché des admirables effets de la grâce de Dieu sur ces pauvres peuples, M. Demers les encouragea à la persévérance, et les consola du mieux qu'il put de son absence, en leur faisant entendre qu'il ne les quittait que pour obéir à Dieu qui l'appelait en d'autres endroits, où il avait encore des brebis à ramener au bercail ; mais qu'il reviendrait bientôt au milieu d'eux, pour les instruire et les préparer au baptême. Après avoir donné des ordres pour la bâtisse d'une chapelle, il leur dit la messe en dehors des palissades et se sépara d'eux, bénissant le Seigneur des succès qu'il avait accordés à son ministère auprès de ces bons sauvages.

Cette première mission fut suivie d'une autre par M. Blanchet, à la fin du mois d'août, pendant que Mr. Demers était à Colville. Il y avait des mariages à célébrer, et de nombreux néophytes à affermir dans la foi. Un certain Wilson, matelot, puis charpentier, et enfin ministre méthodiste, y construisait une maison pour sa secte, et sa pré-

sence en ces lieux nécessitait celle du missionnaire catholique, afin de préserver du poison de l'erreur des sauvages si bien disposés à embrasser la vérité. Pour donner une idée de ces sortes de voyages, nous citerons la relation que Mr. Blanchet a tracée de celui qu'il fit à Nesqually.

“ Je partis de Cowlitz, le 28 août, avec un servent de messe appelé Jaudoin et un sauvage pour guide, appelé *Petit-vieux*, à cause de sa taille et de son âge. Ce sauvage était catéchumène, et servait à la fois de guide, de cuisinier, de domestique, de charpentier et de menuisier, sans rien exiger pour son temps. Son honnêteté reconnue et sa fervente piété le rendaient précieux en de semblables circonstances. Un cheval portait le bagage, et trois autres servaient de monture à la petite caravane. La route à parcourir consistait en des prairies, dont l'étendue variait d'une demi-lieue jusqu'à trois lieues de largeur, sur un longueur immense. Ces prairies sont séparées par autant de forêts, et arrosées par un grand nombre de ruisseaux tributaires de la Colombie et de la rivière *Chékilis*. L'établissement de Cowlitz se déroba bientôt à nos yeux, et nous entrâmes dans un bois touffu. Une prairie fut traversée, puis une seconde, et une troisième ; et l'on arriva près d'une petite rivière guéable, appelée *rivière Quinze-sous*, dont les bords sont coupés à pic, et très dangereux à descendre. Nous la passâmes sans accident, et après avoir traversé deux autres prairies, séparées par autant de bois, nous entrâmes dans une sixième prairie, d'une étendue d'environ trois lieues, ornée de touffes d'arbres d'un aspect fort

agréable, et terminée par une colline en pente douce, couverte de hauts sapins. L'on apercevait de distance en distance quelques cabanes de sauvages, seuls et rares habitans de ces déserts. Cependant le jour était sur son déclin ; les chevaux étaient fatigués, et l'on avait la montagne à traverser. Risquera-t-on le passage ? ou serait-il plus prudent de camper ? *Petit-vieux* fut consulté, et sa réponse fut un signe de tête, qui voulait dire : avançons. Bientôt nous sommes sur le sommet de la colline, qui offre un coup d'œil ravissant. Nous entrons dans une forêt sombre ; nous nous trouvons sur le bord d'un précipice, formé par un petit ruisseau qui coupe la montagne à une profondeur de plus d'une centaine de pieds. Il nous fallut y descendre malgré le bois et l'épaisseur des broussailles, puis remonter l'autre bord avec la même peine. A peu de distance de là, nous eûmes à franchir, avec autant de fatigue, une cavée semblable, dont le fond est un hourbier ; et l'on suivit un coteau jusqu'à une descente dans la septième prairie, qui n'est large que d'une demi-lieue. Nous la traversâmes au trot, et au-delà d'un petit bois, nous entrâmes dans la huitième prairie, arrosée encore par la rivière *Quinze-sous*, qui grossie par un grand nombre de ruisseaux, et après mille détours, coule dans un lit plus large et plus profond. Quittant cette rivière à gauche, nous en trouvâmes une autre qui n'est qu'une branche de la rivière *Quinze-sous*, et toutes deux forment la rivière *Chékilis* qui se décharge dans l'océan, au nord de la Colombie. Au rapport des voyageurs, cette rivière est navigable, même pour de gros vaisseaux. Le sol qu'elle arrose est fertile, et l'on

peut prévoir un temps peu éloigné, où elle servira de débouché pour l'exportation des produits de cette belle et riche contrée aux îles de l'océan pacifique. Cependant le soleil étant couché, et nos chevaux rendus, j'acceptai l'invitation que me firent plusieurs familles sauvages de l'endroit de passer la nuit au milieu d'elles. Les chevaux sont mis à l'herbe, et je me vois entouré de sauvages avides de voir et d'entendre le *grand chef des Français*. Les enfans n'ont point de vêtemens ; les hommes et les femmes sont guères mieux couverts. Les femmes n'ont pour habit qu'un jupon grossier fait d'écorce de cèdre, en forme de frange, descendant jusqu'aux genoux, et une couverture sur les épaules. Les hommes sont enveloppés d'une couverture attachée par les deux coins sur l'épaule droite avec une épingle de bois.

“ Ces pauvres sauvages se montrèrent très avides d'entendre parler du *grand maître*. Petit-vieux servit d'interprète, et traduisit en leur langue le jargon *Tchinouk* dont je me servais pour les instruire. Je leur expliquai la création du monde, la chute du premier homme, la promesse d'un Sauveur, sa naissance et sa mort, l'amour de Jésus-Christ pour le genre humain. Tout cela expliqué avec l'aide d'images et d'un tableau historico-chronologique tracé sur le papier, et propre à frapper la vue des sauvages, parut exciter vivement leur attention. Je leur parlai du jugement général, et leur donnai une idée des sept médecines (sacremens), instituées pour guérir les maux de l'homme, et plus particulièrement du baptême, pour laver la tache spirituelle qui nous vient de notre premier père.

Je leur parlai des douze apôtres envoyés pour instruire les hommes, et enfin de deux autres pour instruire les sauvages de la Colombie, et leur enseigner les moyens d'éviter le grand feu. Qui pourrait dire l'attention et l'étonnement de ces pauvres enfans de la nature ? Ils répondaient avec une naïveté touchante, “ Qu'ils étaient
“ contents de voir le prêtre, d'entendre parler du
“ grand maître ; qu'ils savaient bien maintenant
“ qu'ils étaient dignes de pitié ; mais aussi que
“ personne ne leur avait jamais parlé de ces
“ choses ; qu'ils tâcheraient de les retenir, pour
“ obtenir miséricorde du grand maître.

“ Ces instructions se prolongèrent fort avant dans la nuit, et il fallut songer au repos. Après la prière du soir et le chapelet, Petit-vieux et Jaudoin s'enveloppèrent dans leurs couvertes auprès du feu, et je m'abritai sous un prélat tendu sur des perches en forme d'appentis. Mais alors commencèrent les hurlemens d'une multitude de chiens avides, qui rôdent autour des étrangers, pour leur dérober de quoi satisfaire leur faim. La crainte de ces animaux et leur bruit nous permirent guère de sommeiller.

“ Le jour suivant commença plus sombre que la veille. Un orage semblait se former au midi ; le tonnerre grondait et menaçait d'interrompre notre marche ; la pluie tombait à verse. Cependant comme il n'y avait pas de temps à perdre, les chevaux sont sellés, et nous nous préparons à partir. Les sauvages vinrent offrir leurs vœux bien sincères au *grand chef des Français* pour le succès de son voyage, et nous virent par-

tir à regret. Quelques instans après, le temps étant plus beau, nous nous mîmes en route, et nous arrivâmes à onze heures à la treizième prairie, où l'on fit une pause. Nous avons passé auprès d'un lac d'une assez grande étendue, et traversé plusieurs ruisseaux. Un de nos chevaux était si fatigué qu'il refusait de marcher. Après un repos d'une heure et demie, nous traversâmes la treizième prairie, pour arriver à la prairie des *buttes*, qui est la quatorzième. Ce nom lui vient d'une immense quantité de buttes, dont la base est plus ou moins étendue, sur une hauteur de six à huit pieds au-dessus du sol. Des géologues donneraient à ces phénomènes une origine plus ou moins vraisemblable : peut-être les considéreraient-ils comme le résultat probable d'éruptions volcaniques ; mais les sauvages n'en disent rien. Petit-vieux raconte qu'un homme avide de trésors y fit des recherches, sans rencontrer autre chose qu'une terre pierreuse, où il ne trouva aucune trace de main d'homme. A l'extrémité ouest de cette prairie, on trouve un lac que l'on cotoie pendant quelque temps pour arriver à la quinzième prairie, après avoir franchi des hauteurs et des cavées profondes. Celle-ci, ainsi que les autres jusqu'à la dix-huitième, n'offre rien de plus remarquable que celles dont je viens de parler. Les ayant traversées, nous arrivâmes au bord de la rivière Nesqually, coupée à pic à une profondeur d'environ cent-cinquante pieds. Je m'étais flatté d'arriver au fort avant la fin du jour, mais ce n'était qu'une vaine espérance. Il fallut tenter la descente de cette dangereuse côte ainsi que le passage de la rivière. On prit donc une attention particulière à

rajuster sur le dos des chevaux les effets qu'ils portaient, et on les poussa dans cette déclivité où l'on ne descend qu'en zig-zag, par saut et par bond, au risque de se rompre les membres. La rivière, qui est bordée d'énormes cèdres, peut avoir un arpent de largeur, et roule ses eaux blanchâtres sur un lit de sable. Elle prend sa source dans les flancs des montagnes, et le mont Rainier éternellement couvert de neige alimente son cours. Nous la traversâmes en allant de biais contre le courant. Il était nuit, et nous avions à remonter la côte opposée, aussi escarpée que la première. Le cheval chargé du plus pesant fardeau ne put parvenir au sommet qu'avec des efforts inouis, et manqua plusieurs fois entraîner dans le précipice et le bagage qu'il portait et les hommes qui l'aidaient à se soutenir. Cependant une distance de trois lieues nous séparait du fort, et l'obscurité de la nuit rendait ce trajet impossible. Aussi, après avoir fait une lieue avec des peines infinies, l'on fut obligé de camper dans un endroit que le feu avait noirci et grillé, et où l'on ne put trouver d'eau. Petit-vieux conduisit les chevaux dans des places qu'il conjecturait avoir été épargnées par le feu, procura du bois avec difficulté, et alla quérir de l'eau à une source qu'il connaissait exister dans la côte de la rivière Nesqually, et qu'un sauvage seul pouvait trouver au milieu d'aussi épaisses ténèbres. Deux fois il perdit pied et roula au bas du précipice, sans en recevoir aucun mal.

“ Cependant on savait au fort que le missionnaire arrivait, et de grand matin l'on nous attendait. M. Kitson me reçut à la porte avec une poli-

tesse qui révèle en lui l'homme réfléchi, que n'aveugle aucun préjugé. Il me procura les soulagemens que les fatigues d'un tel voyage pouvaient réclamer, et me mit en possession d'une petite maison pour l'usage de la mission. Quelques engagés canadiens et plusieurs chefs sauvages vinrent me visiter, et le reste du jour fut employé à la visite du fort.

“ Une terre spacieuse avait été allouée à un certain Wilson, ministre méthodiste, pour y élever une maison à l'usage de sa secte. La compagnie voulut bien en allouer une pour l'usage des missionnaires catholiques. Cet avantage d'ailleurs nous est libéralement accordé dans tous les postes où nous établissons des missions. Des fermiers y sont placés à gage, et le produit de ces terres est destiné à des fins pieuses, et surtout à l'entretien des veuves et des orphelins exposés dans ces pays à toutes les horreurs de la misère, et à toute espèce de séductions.

“ Les exercices de la mission furent distribués comme suit : après le souper des engagés canadiens, on faisait la prière en commun, suivie du chant de quelques cantiques, d'une exhortation et de la confession pour les hommes. A cinq heures du matin, je célébrais la sainte messe, en présence du commandant, de sa dame et des engagés. Elle était suivie d'une instruction, avant le départ de ceux-ci pour l'ouvrage. Le déjeuner était suivi de la récitation des prières pour les femmes et les enfans des canadiens. Parmi ces femmes, les unes parlaient la langue des *Têtes plates*, les autres le *Nesqually*, et d'autres

le *Tchinouk*. Mde. Kitson, baptisée dans la mission précédente par Mr. Demers, s'exprime avec facilité dans ces diverses langues, ainsi que dans l'anglais et le français. Cette dame, dont le père, M. T. McDonald, est catholique, et réside au Canada, et dont la mère est de la tribu des *Têtes plates*, douée d'une intelligence remarquable, d'une foi vive et d'une piété éclairée, servait d'interprète avec une patience admirable. Par sa vertu et ses exemples elle servira puissamment la religion dans ce poste, pendant l'absence des missionnaires. Elle jouit d'une grande influence sur l'esprit des sauvagesses, et déjà elle a réussi à faire quitter à celles de Nesqually le jupon d'écorce de cèdre, pour le remplacer par un autre de peau passée.

“ Le catéchisme se faisait dans ma petite maison, et bientôt j'eus le plaisir de voir mes bons néophytes répondre fermement à une série de questions sur la création du monde, le péché originel, la chute des anges et d'Adam, la naissance d'un Sauveur, sa mort, &c. Je me servais avec beaucoup d'avantage de l'échelle chronologique dont j'ai parlé plus haut, et sur laquelle on a tracé des marques désignant les siècles, et des contremarques désignant les principaux événemens du monde, correspondans à leur siècle. Cette échelle, en favorisant la mémoire de ces pauvres gens, y gravait plus facilement les vérités de la religion.

“ L'après-midi était consacré à l'instruction des sauvages. Le nombre en fut d'abord peu considérable, parce que c'était le temps où ils

s'absentent pour faire leurs provisions de fruits, qu'ils font sécher pour s'en servir dans leurs festins de solennité. Ces sauvages, au reste, vivent dans l'abondance. Des fruits, du poisson, des coquillages de toutes les sortes, leur procurent à peu de frais une certaine aisance. Ils recueillent aussi des pommes de terre en assez grande abondance. Cependant le bruit de l'arrivée du *prêtre* se répandit bientôt au loin. Les sauvages accouraient de tous les côtés en grand nombre, et il en arriva jusqu'au jour de mon départ. J'eus occasion de remarquer leurs coutumes, dont quelques-unes sont assez bizarres : en voici un trait. Pour honorer une personne de distinction, ils se rangeront en file, pour lui présenter la main les uns après les autres, depuis le premier jusqu'au dernier. C'est ainsi que j'eus à subir une semblable cérémonie de la part d'environ cinquante personnes, toutes en grande toilette, ornées de plumes de toutes les couleurs, les oreilles et le nez garnis de riche aïqua, * le visage marqueté de rouge en diverses manières, les yeux cernés de différentes couleurs, les joues bariolées de toutes les façons. Les femmes mêmes observent cet usage. Elles portent leurs enfans sur leur dos, et se hâtent de prendre la main de ces petits, aussitôt qu'elles ont touché celle du *chef*, dans la conviction qu'elles leur transmettent une certaine bénédiction. La plus grande partie des chefs de cette contrée s'habille à la française, et je n'ai pas manqué d'encourager cette heureuse innovation,

* Coquillage dont ils se servent au lieu de monnaie.

en donnant des louanges à ceux des deux sexes qui en ont donné l'exemple.

“ Dans ces instructions de l'après-midi, je m'efforçais de graver dans l'esprit des sauvages les vérités de notre sainte religion. Avec l'aide de mon échelle historique, et l'interprétation de Mde. Kitson, les commandemens de Dieu étaient expliqués, les vices fortement blâmés, et des exemples de châtimens tirés des saintes écritures étaient cités. *Il ne nous aime donc pas, notre père qui est au ciel*, disait un jour un sauvage, *puisqu'il veut nous faire brûler*. Cette observation me donna lieu de prouver l'amour de Dieu pour les hommes, par l'énumération des bienfaits dont il ne cesse de combler le genre humain ; et j'en conclus que la damnation n'est que le résultat des actions libres des hommes qui manquent volontairement aux devoirs que Dieu leur impose.

“ Des ministres protestans n'épargnent rien pour semer l'ivraie dans le champ du père de famille. Ils ont fabriqué une imitation de notre échelle historique, et n'ont pas hésité d'y faire une marque, au seizième siècle, pour désigner la naissance de leur religion. J'en pris occasion de faire compter aux sauvages les quinze siècles antérieurs à cette époque d'erreur où des hommes vicieux avaient osé attaquer l'admirable ouvrage de Jésus-Christ, pour y substituer les conceptions de leurs cœurs corrompus et de leur orgueil ; et je leur fis voir l'énorme distance qui sépare cette religion de fabrication moderne, de la religion catholique toujours immuable depuis plus de dix-huit siècles que son divin auteur l'a révélée

à la terre. M. Kitson, qui jouit dans ces lieux d'une estime sans borne et bien méritée, voulut bien se charger un jour de distribuer un certain nombre d'échelles historiques aux principaux d'entre les sauvages. Ces faibles dons leur causèrent un plaisir très sensible. Qu'il faisait beau voir ces pauvres habitans des bois rivaliser de zèle à qui aurait plutôt l'intelligence de ces échelles ! C'était une délicieuse satisfaction pour chacun d'eux de comprendre le commencement des choses créées, et où en est le monde actuellement ; le point où Adam mourut ; celui du déluge ; celui où Dieu donna ses dix commandemens ; où Jésus-Christ s'incarna, mourut et s'éleva au ciel. “ Tiens, mon père, me disait alors un sauvage, fais ici une marque à l'année 1838, où le grand maître t'envoya dans la Colombie pour instruire les pauvres sauvages.”

“ La maison qui m'avait été allouée se trouvant trop petite pour contenir la foule pendant le saint sacrifice de la messe, on m'eut bientôt improvisé un reposoir de nattes de jonc, où la messe fut célébrée le lendemain, qui était un dimanche. Les canadiens chantèrent leurs cantiques, et les sauvages les leurs en jargon Tchinouk. Les grands chefs étaient à genoux sur leurs nattes en face de l'autel, et les hommes et les femmes étaient en côté, formant les extrémités d'un demi-cercle. Je leur fis une instruction sur la messe, les ornemens et les cérémonies. Comme extasiés de ce qu'ils avaient vu et entendu, ils demeurèrent long-temps à leur place, ne pouvant se lasser de considérer ces lieux où s'étaient passées de si belles choses. Après les

vêpres, je baptisai publiquement deux enfans, et je donnai encore une instruction sur le baptême et ses cérémonies. Le mercredi suivant, j'en baptisai deux autres, et j'en pris occasion de désabuser les sauvages du préjugé qu'ils ont, que le baptême pourrait causer la mort à leurs enfans. M^{de}. Kitson servait toujours d'interprète avec une intelligence digne d'admiration. Un jour qu'elle parlait plus long-temps qu'il ne fallait, pour répéter aux sauvages ce que je venais de prononcer, en leur expliquant l'échelle historique, je lui en demandai la cause. Elle répondit qu'elle venait de leur expliquer que ce n'était pas sans dessein qu'on avait compté, avant la venue de Jésus-Christ, et que l'on comptait, depuis son Ascension, les siècles avec tant de soin : c'est que depuis la promesse que Dieu en avait faite, le monde attendait avec hâte la naissance du Sauveur ; et que depuis son Ascension, on s'attend qu'il reviendra encore une fois sur la terre.

“ Quelquefois sur le soir je parcourais les cabanes des sauvages, pour leur rappeler les instructions du jour et les leur faire répéter. D'autres fois, du haut de la galerie qui couronne le fort, je contemplais ce grand nombre de feux qui brillent au commencement de la nuit, dans le bois qui sépare le fort de la baie de Puget, et j'entendais le chant des cantiques, que les sauvages répétaient, pour se les graver dans la mémoire ; ou bien c'était la voix élevée d'un chef, qui rappelait à sa tribu les vérités qu'ils avaient entendues dans la journée, et ce qu'il fallait faire pour éviter le grand feu, et gagner le ciel.”

A la fin de sa mission, Mr. Blanchet fit une distribution d'images et de croix de différens prix, suivant la qualité des personnes. L'allégresse régnait dans tout le village ; mais elle se changea bientôt en deuil, par l'annonce du départ du missionnaire. Les canadiens et les sauvages vinrent le supplier de demeurer au milieu d'eux, au moins jusqu'à la semaine suivante ; mais cette demande ne put leur être accordée, et Mr. Blanchet partit de Nesqually le 12 septembre après-midi, ayant encore passé une partie de ce jour à leur parler du royaume de Dieu. Il fallut faire de tristes adieux à ces pauvres sauvages sensiblement affligés d'une telle séparation, et donner la main à une file de personnes, au nombre d'environ trois cents : cérémonie qui dura une demi-heure. Mr. Kison alla reconduire Mr. Blanchet jusqu'à la côte de la rivière Nesqually, et celui-ci arriva à Cowlitz le 14 septembre, en deux jours de marche, ayant employé trois jours à cultiver cette nouvelle vigne du Seigneur.

Cowlitz. Ce poste avait été visité une première fois par Mr. Blanchet, en 1838. Un terrain avait été acquis pour la mission, et un fermier chargé de le mettre en valeur. Après avoir baptisé quelques enfans, et tout disposé pour une mission prochaine, Mr. Blanchet en était parti, n'y ayant séjourné que peu de temps, parce que de plus pressantes affaires réclamaient sa présence à Vancouver.

L'établissement de Cowlitz n'existe que depuis peu d'années. Le fort est situé sur une rivière de ce nom, dans une prairie de deux lieues de lar-

geur sur soixante arpens de largeur, bornée par des forêts et par la rivière. Le sol y est très fertile, et la compagnie y entretient un grand nombre d'engagés, qu'elle occupe à des travaux d'agriculture. On y rencontre aussi d'anciens engagés auxquels elle a rendu la liberté, après de longs services. On peut s'y procurer tous les instrumens de culture, et les chevaux y sont à bon marché par l'abondance des paturages qui les nourrissent l'hiver comme l'été. La compagnie devait enseigner, au printemps dernier, 300 arpens de terre labourés pendant l'hiver. Avant l'arrivée de Mr. Blanchet à Cowlitz, on avait répandu des bruits inquiétans sur les dispositions qu'avaient manifestées les habitans de ce poste, pendant l'absence du missionnaire. Mais rendu parmi eux il fut agréablement surpris de les retrouver aussi fermes dans la foi qu'il les avait laissés quelques mois auparavant. Les hommes n'avaient point repris les femmes dont ils s'étaient séparés, et celles-ci se rendirent assidues aux instructions avec leurs enfans. Après avoir consacré la plus grande partie du jour à l'instruction des femmes, des filles et des enfans, le missionnaire réunissait dans la soirée les engagés de la compagnie, pour la prière, la lecture de piété, le chapelet, le chant des cantiques, l'instruction, la confession ; et ces occupations se prolongeaient fort avant dans la nuit.

Les sauvages en grand nombre se rendirent aux instructions du missionnaire ; mais tous ne persévérèrent pas. Une religion qui ne prêche qu'abnégation et sacrifice, ne touche pas toujours au premier abord les cœurs endurcis de ces peu-

ples barbares et charnels. Il faut espérer que Dieu dans sa miséricorde se réserve un temps peu éloigné, pour ramener au bercail ces brebis égarées. Ces sauvages d'ailleurs sont méchants. Leur caractère est dénué de franchise ; ils sont adonnés à la colère ; plus d'une fois la terre de Cowlitz a été teinte de sang humain, soit dans leurs orgies et leurs querelles, soit par l'assassinat au milieu des ténèbres de la nuit. On ne s'en étonne pas, quand on réfléchit que la vengeance est comptée au nombre de leurs vertus morales, et que leur état de société ne présente aucune loi répressive de ces excès. Tout porte à croire cependant que la lumière de l'évangile dissipera tôt ou tard ces sombres nuages de l'infidélité et de la barbarie.

Au reste tous ne sont pas éloignés du royaume de Dieu, et le missionnaire eut la consolation de baptiser douze enfans dont les parens semblaient disposés à suivre la croix de Jésus-Christ. Il reçut aussi les députations d'un grand nombre de tribus éparses sur cette terre lointaine, et leur baptisa huit enfans. Douze sauvages, représentant une tribu d'au-delà de la baie St. George,* vinrent aussi présenter leur respect au *grand chef des français*. Ils avaient les pieds et les jambes déchirés pour avoir parcouru un espace de trente lieues à travers les bois après en avoir fait vingt dans leurs canots.

* La baie St. George est beaucoup plus au nord que celle de Puget auprès de laquelle est situé le fort Nesqually.

La rivière de Cowlitz est excessivement tortueuse. Son cours est rempli de troncs d'arbres, qui en rendent la navigation difficile et souvent dangereuse, même pour de petites embarcations. On y rencontre de nombreux rapides, très pénibles à remonter ; et ses bords escarpés offrent un aspect sombre et sauvage. Le mont Rainier, qu'on aperçoit au nord-est, présente sa cime couverte de neige, au-dessus d'une rangée de montagnes qui lui servent de base.

La seconde mission de Cowlitz fut faite par Mr. Demers, qui y passa l'hiver de 1840. De retour d'une mission faite à Colville, dans le haut de la Colombie, Mr. Demers partit pour celle de Cowlitz, le même jour que Mr. Blanchet partait lui-même pour une mission à Wallamette où il devait aussi passer l'hiver. En se séparant, les deux apôtres de la Colombie ne purent se défendre d'un pénible sentiment de chagrin, dont notre faible nature ne saurait être exempte, en de telles circonstances. Il fallait se laisser pour ne plus se revoir qu'après quatre mois au moins ; renoncer à toutes les aisances de la vie, aux jouissances de la société, s'ensevelir tout vivans au milieu de ces nations sauvages ; renoncer à toute espèce de bonheur, et consumer sa vie dans ce champ aride et qui n'offre aucune consolation humaine. Mais le Seigneur ne rendra-t-il pas au centuple les joies auxquelles on aura renoncé pour lui sur cette terre de misère ? Pleins de courage, et guidés par le zèle des ames, ils se séparent, et Mr. Demers arrive à Cowlitz le 13 octobre. Il était attendu avec beaucoup d'empressement par les canadiens, qui allèrent à sa

rencontre, pour le sauver et porter ses malles à son habitation. Suivi de tout ce peuple, il se rendit au pied d'une croix plantée à peu de distance, pour remercier Dieu de l'avoir préservé de tout accident pendant son pénible voyage. Le jour suivant fut remarquable par la bénédiction d'une cloche d'environ soixante livres, que le missionnaire avait fait transporter en ce lieu. Il se fit un honneur de sonner lui-même le premier *angelus* qui ait été entendu dans ces contrées.

Comme on a pu le remarquer plus haut, l'établissement de Cowlitz n'est composé que d'un petit nombre de cultivateurs canadiens, auxquels la compagnie a donné la liberté après de longs services, et des engagés de la ferme de cette même compagnie, dont le nombre varie suivant les saisons. L'on se prépare à y construire une chapelle, dont une partie servira de demeure au missionnaire. En attendant cela, qu'on se figure une construction grossière de trente pieds de longueur, sur vingt pieds de largeur, couverte d'écorce, faite de troncs d'arbres ronds et bruts, encochés et croisés par les bouts, pour former les angles, n'ayant qu'un pavé de pièces équarries à la hache et rapprochées de même, sans plafond; telle a été la maison du missionnaire pendant l'hiver de 1840, et cette maison était aussi la chapelle. Mais l'humble vertu n'est-elle pas plus heureuse dans l'obscur réduit de la misère que le vice au milieu du faste et des jouissances de la richesse? Oh! que la pensée de Jésus naissant dans une étable, et mourant sur une croix devait apporter de consolations à l'homme de Dieu, qui n'a pas à la vérité le mérite de donner son sang

pour ses ouailles, mais bien celui de sacrifier son repos et ses aises pour sauver leurs âmes!

Trois jours de la semaine furent destinés à l'instruction des femmes et des enfans des canadiens; les trois autres jours étaient consacrés à l'instruction des sauvages, et à l'étude de la langue, qui présente des difficultés presque insurmontables. La soirée était pour les jeunes gens, les engagés, et ceux qui ne pouvaient se rendre aux instructions du jour. Mr. Demers enseignait les prières, les réponses de la messe, le plainchant et la lecture. C'est ainsi qu'il eut la consolation d'entendre chanter à la messe de minuit le beau cantique des anges, *Gloria in excelsis*, et quelque temps après, le *Credo*. Les jeunes gens de cette mission, comme ceux qui ont été élevés à Vancouver, doivent à la charité et aux soins infatigables du Docteur McLaughlin d'avoir pu apprendre leur catéchisme, avant l'arrivée du missionnaire. Ce bienfait devra compter parmi tant d'autres, pour lesquels les canadiens lui doivent une reconnaissance éternelle.

L'expérience a appris aux missionnaires à ne pas trop compter sur les dispositions apparentes, et sur les premières démonstrations des sauvages en faveur de la religion. Les plus belles apparences ne sont souvent chez eux que le fruit de l'impression du moment, et disparaissent bientôt pour laisser un libre champ à leurs habitudes invétérées. C'est ainsi que les sauvages de Cowlitz ne réalisèrent pas même le peu d'espérance qu'ils avaient fait concevoir. Espérons que le zèle des missionnaires, et les prières ferventes

des associés de la propagation de la foi obtiendront de Dieu leur conversion, et les changeront en enfans de lumière. Parmi les obstacles qui s'opposent à leur conversion, il faut mettre en premier lieu la difficulté de la langue, qui est telle que les missionnaires ont souvent été dans la nécessité d'employer jusqu'à trois interprètes à la fois, et encore souvent leurs paroles ne parvenaient à l'intelligence des sauvages que par l'intermédiaire d'un quatrième truchement. Un autre obstacle à leur conversion est la polygamie. C'est une coutume chez eux de temps immémorial et profondément enracinée dans leurs mœurs. Il faut une grâce bien puissante pour décider un sauvage à renvoyer les femmes que la loi divine ne lui permet pas de garder. Sa raison ne lui découvre pas avec lucidité la nécessité d'une telle séparation; et son cœur d'accord avec ses passions, n'osant consentir à rompre des liens formés depuis long-temps, y oppose mille objections, surtout sous le rapport de la famille dont le sort pourrait avoir à souffrir de l'éloignement des femmes illégitimes.

Un troisième obstacle vient de certains usages coupables auxquels ils tiennent beaucoup, parce que, disent-ils, ils les ont reçus de leurs ancêtres. Tel est entre autre ce qu'ils appellent *Tamanwas*, qui signifie *médecine*, et qui tient à leur manière de soigner les malades. Voici ce qu'en dit Mr. Demers :

“ Quelqu'un est-il malade ? on appelle l'homme de la médecine. On se garde bien de lui demander ce qu'il exige pour ses peines, ce serait

lui faire injure. Ce qu'il demande lui est accordé sans réplique, sinon l'on a tout à craindre de sa part, parce qu'il ne manquera pas de s'en venger en envoyant quelque malheur, quelque maladie, la mort même, *fût-on à la distance de cinquante lieues*. Un homme vient-il à mourir ? C'est un tel qui en est la cause, et malheur à celui sur qui tombe le soupçon : sa vie est dans le plus grand danger. Le moindre malheur qui puisse lui arriver sera la mort de ses chevaux, si on ne le tue pas lui-même ; et souvent il sera obligé de donner tout ce qu'il possède pour éviter une mort certaine.”

Les jeux de hazard sont encore une source de désordres pour ces nations. Elles s'y livrent avec fureur ; et il s'ensuit des querelles et même des meurtres. Elles y ajoutent la superstition et l'idolâtrie. Elles ont des morceaux de bois sur lesquels sont grossièrement représentées des figures humaines auxquelles elles attribuent une certaine vertu surnaturelle ; elles vont même jusqu'à leur adresser des prières.

Leur manière d'ensevelir les morts a quelque chose de révoltant. Si après que l'on a épuisé toutes les ressources de la médecine, et que l'on a fait bien des cris et du tapage, le malade vient à succomber ; il n'a pas plus tôt fermé les yeux qu'on les lui bande avec des colliers de grains de verre ou d'autre matière. On lui remplit ensuite les narines d'aïqua, puis on le revêt de ses meilleurs habits, que l'on recouvre d'une couverture. Alors on plante en terre quatre poteaux, après y avoir

praticqué des trous, pour y fixer des traverses à une certaine hauteur. Le corps est déposé, la face en bas, la tête suivant le cours de la rivière, dans un canot que l'on place sur les traverses dont on vient de parler. L'on couvre le canot de nattes, et la sépulture est faite. Après ces cérémonies viennent les offrandes que l'on fait au défunt, et dont la valeur varie suivant la qualité de la personne. On placera à ses côtés son fusil, sa corne à poudre, son sac à plomb. Des objets de moindre prix sont suspendus à des perches fixées en terre autour du canot ; ce sera une gamelle de bois, une chaudière, une hache, des flèches, &c. Vient ensuite le tribut des pleurs, que les époux se doivent ainsi qu'à leurs enfans. Pendant un mois et souvent plus, ce sont des pleurs continuelles, jour et nuit, accompagnées de cris et de gémissemens qui se font entendre fort loin. Le canot vient-il à pourrir et à tomber à terre, on recueille les restes du cadavre que l'on enveloppe dans de nouvelles couvertes et que l'on dépose dans un nouveau canot.

Les missionnaires éprouvent beaucoup de peine à faire mettre un terme à ces usages ; et souvent ils n'ont pu donner la sépulture chrétienne aux enfans qu'ils avaient baptisés. Tels sont les principaux obstacles dont se sert l'esprit de ténèbres pour retenir ces peuples dans l'infidélité. On peut encore y ajouter les mauvais exemples des blancs qui vivent parmi eux. Des ministres du Seigneur consentent à s'expatrier, pour aller porter à ces pauvres sauvages la lumière de l'évangile, leur prêcher une religion qui crucifie les passions, une doctrine qui prescrit toutes les

vertus ; et ceux que l'on veut ainsi éclairer sont scandalisés par la conduite honteuse d'hommes qui ont appris ces mêmes vérités dès leur plus tendre enfance, et dont la vie n'est qu'une série de débordemens et d'infamie. La conversion de ces mauvais chrétiens est plus difficile que celle des sauvages, parce qu'ils ont connu la lumière et ne l'ont point suivie.

Les missionnaires se proposent de procurer des terres à ces sauvages et de quoi les ensemercer en pois et en pommes de terre, dans l'espérance qu'en les retirant de leur paresse naturelle, leurs mœurs en deviendront plus pures. Leur sort au reste ne peut que s'améliorer, si le travail peut un jour leur procurer les nécessités de la vie.

Wallamette. Wallamette n'est éloigné de Vancouver que d'environ vingt lieues, et est situé sur une rivière du même nom qui se décharge dans la Colombie. Nous avons déjà dit (*voir le rapport de l'année dernière, page 22*), que ce poste se trouve sur le terrain en contestation entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Le 6 mai, MM. Blanchet et Demers partirent de Vancouver où ils faisaient alors leur résidence, et arrivèrent à Wallamette en deux jours de marche. Mr. Demers se trouva alors tellement indisposé qu'il se vit dans la nécessité de retourner à Vancouver pour y suivre le régime que réclamait son état. Le but principal de cette mission était de confirmer les habitans de ces lieux dans les heureuses dispositions qu'ils avaient manifestées dans les précédentes. Les exercices au reste en furent les mêmes. Le temps était employé à

enseigner les prières et les vérités de la religion ; à baptiser les enfans et les catéchumènes ; à célébrer des mariages, à en réhabiliter d'autres, à préparer à la première communion, et à entendre les confessions.

M. Blanchet eut la douleur de rencontrer dans ce poste un canadien, qui, après avoir abandonné sa femme en Canada, en avait pris une autre à la Colombie. Ce cœur endurci ne témoigna aucun désir d'abandonner le vice pour revenir à la vertu. Dieu permet quelquefois, pour éprouver ses serviteurs, que leur zèle rencontre de tels obstacles, pour leur rappeler que c'est *lui qui donne l'accroissement*.

Wallamette possède encore deux ministres méthodistes, occupés à propager les doctrines de Wesley. Ces prédicans, après avoir fait parade d'une fraternité seulement apparente, se conduisirent ensuite d'une manière peu digne de la mission qu'ils prétendent remplir. Il s'ensuivit des chagrins pour le missionnaire et des difficultés à ramener ceux que l'erreur avait séduits. Chose incroyable, le livre obscène de Maria Monk avait été répandu parmi cette population ignorante, et lui avait inspiré contre les missionnaires une méfiance qui serait devenue funeste à la mission, si Dieu n'eût soufflé sur ce nuage pestilentiel. La réputation de cette calomniatrice déhontée fut connue, et les traits retombèrent sur ceux qui les avaient lancés. Un autre incident, bien que ridicule en lui-même, contribua cependant à augmenter les tribulations des pauvres missionnaires. Les sauvages qui les conduisaient de

Vancouver à Wallamette s'étant aperçus que le biscuit dont ils se servaient n'était que d'une espèce fort commune, en conçurent une idée très défavorable, et rapportèrent au fort que les prêtres n'étaient pas de grands chefs, puisqu'ils se nourrissaient comme des pauvres gens. Ceci joint à certains rapports répandus par la malveillance, tendait à confirmer la calomnie ; et c'est ainsi qu'on en usait avec les missionnaires catholiques, au nom sans doute de la religion de charité que l'on prétendait enseigner. Ces trames se terminèrent toutefois par la honte de ceux qui les avaient mises en œuvre.

Mr. Blanchet, après avoir consacré trois jours à cette mission, retourna à Vancouver auprès de Mr. Demers dont la santé donnait encore des inquiétudes. Cependant la providence voulut que son rétablissement vint bientôt bannir leurs larmes. Ce fut pendant cette mission que des caisses destinées aux missionnaires leur arrivèrent du Canada, par la voie de Londres ; lesquelles contenaient des ornemens, des images, des crucifix, des chapelets, et enfin des livres, parmi lesquels s'en trouvaient un bon nombre qu'ils opposèrent avec succès à ceux que cherchent à répandre les ministres protestans.

Mr. Blanchet retourna à cette mission le 12 octobre, et y passa l'hiver de 1840. Une chapelle avait été commencée ; mais elle était loin de pouvoir servir au culte divin. On mit sans tarder la main à l'œuvre ; et bientôt on eut posé un plancher, un plafond, des divisions en cloisons de planches ; de sorte qu'on put pratiquer dans

Pédifice un chœur, une nef, un autel, des bancs, puis un logement pour le missionnaire : c'était une rareté pour ces lieux. Après trois semaines passées dans un appartement sans plancher ni plafond, Mr. Blanchet se vit enfin dans une maison propre à garantir sa santé des injures du temps. L'autel fut posé à cinq pieds de la cloison, et un rideau descendant jusqu'à terre, dans l'alignement de l'autel, formait une sacristie. Les balustres furent posés à quinze pieds de la cloison. La chapelle est longue de soixante-dix pieds. Les planchers en sont blanchis ainsi que les cloisons. L'autel est décent et convenable, et le chœur est orné d'images. Cette maison est destinée à des religieuses qu'on espère y voir tôt ou tard, pour leur confier l'éducation des jeunes sauvagesses ; car le temps n'est pas éloigné où les habitans de ce fort pourront élever au culte divin un temple plus digne de la majesté du Seigneur.

La naissance temporelle du Fils de Dieu y fut célébrée avec une solennité dont les habitans de ces lieux conserveront long-temps le souvenir. Une cloche de quatre-vingt-quatre livres avait été bénite avec parrain et marraine, et fut la première qui fit entendre dans le district de Wallamette ce son si religieux et si expressif pour le vrai chrétien.

Des sauvages en grand nombre se rendirent aux offices du dimanche ; d'autres se montrèrent indifférens. Parmi ces derniers, un vieillard, après avoir assisté une fois au service divin, refusait opiniâtement d'y retourner, et repoussait

avec aigreur les pressantes sollicitations de ses proches ; même il refusait d'écouter les instructions du missionnaire, que ses parens lui répétaient dans l'espérance de le faire sortir de sa léthargie. Il tomba dangereusement malade. L'éternité se présente à son imagination, et il frémit. Il demande le prêtre qui l'instruit et le baptise. *Je ne suis plus sauvage, s'écriait-il, je suis français, et je sens que mon cœur est léger. Le grand maître a retrouvé son enfant.* Il mourut dans les meilleurs sentimens.

Un jeune sauvage de quinze ans, malade de consommation, demanda le missionnaire qui lui expliqua les vérités chrétiennes. A la seconde visite, sa joie éclatta, il fut transporté à la douce pensée que le baptême allait l'inscrire au nombre des enfans de Dieu. *Merci, merci, mon père,* répétait-il souvent en entendant les paroles de consolation qui lui était adressées. Il reçut le baptême et mourut en prédestiné.

Des ministres protestans travaillent de leur côté à s'attirer des prosélytes. La doctrine déplorable qu'ils répandent ne saurait plus, au siècle où nous vivons, trouver d'excuse dans la faiblesse de l'esprit humain. Ils enseignent aux sauvages que *les enfans sont rois dans le ciel*, lors même qu'ils meurent sans être baptisés. C'est ainsi qu'en rejetant la nécessité du baptême ces ministres d'erreur ferment les portes du ciel aux infortunés qui mettent leur confiance en eux, et que leur extrême ignorance rend incapables d'aucun examen sur cette matière essentielle. Cette

damnable doctrine est enseignée publiquement; et l'on ose y joindre celle-ci, qu'il est impossible d'observer les commandemens de Dieu. Ces principes d'erreur et de corruption sont prêchés par les ministres, et en leur absence par le premier venu : magister, fermier, forgeron, charpentier, matelot et autres. Tous s'attribuent la mission d'enseigner l'erreur au nom de Dieu, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parmi les canadiens comme parmi les sauvages. Ces prédicateurs improvisés se trouvent dans toutes les réunions, dans toutes les assemblées, aux mariages, aux sépultures; partout la foi des canadiens est attaquée, leurs ministres calomniés, leur culte exposé aux plus grossières railleries. Cependant la lumière de l'évangile dissipe ces ténèbres épaisses, comme le soleil fait fuir les ombres; partout les disciples de Jésus-Christ se distinguent des disciples de Luther par les œuvres de la vraie foi, la pureté de leur conduite; et le catholicisme prend des racines si profondes, que si le nombre des missionnaires était proportionné au besoin et à l'étendue du pays, l'on verrait bientôt ces faux prophètes abandonnés et disparaître.

Depuis leur arrivée sur le territoire de la Colombie jusqu'au 1 mars 1839, les missionnaires avaient fait :—

| | Baptêmes. | Mariages. | Sépultures. |
|-------------------|-----------|-----------|-------------|
| Du 1 mars 1839 au | 182 | 48 | 7 |
| 1 mars 1840, | 106 | 28 | 7 |
| Total. | 288 | 76 | 14 |

MISSION DU LAC ABBITIBBI.

EN 1839, cette mission, ainsi que celles de *Témiscaming* et autres lieux renfermés dans les limites du diocèse de Montréal, avait été faite par Mrs. Poiré et Moreau conjointement. Mais comme Mr. Poiré avait été chargé, cette année, de visiter, s'il y avait moyen, plusieurs postes situés au-delà du lac *Abbitibbi*, y compris celui de *Moose*, sur la baie James, il avait été arrêté qu'il se rendrait de Montréal avec Mr. Moreau, et son adjoint Mr. Bourassa, jusqu'à *Témiscaming* seulement, et que de là il irait seul faire les missions dépendantes du diocèse de Québec.

Voici la relation que Mr. Poiré fait de sa mission :

“ Le 26 mai, après nous être mis sous la protection de la Ste. Vierge, nous nous embarquâmes, Mrs. Moreau, Bourassa et moi, sur le canot dont nous nous étions servi l'an dernier, lequel, quoique réparé, était encore en bien mauvais ordre. Notre équipage était composé de six hommes, trois Iroquois et trois Algonquins, dont deux au service de la mission d'Abbitibbi, et les quatre autres au service de celle de *Témiscaming*. Dans notre route nous rencontrâmes les corps de deux canadiens qui s'étaient noyés, et que l'on descendait, pour les enterrer dans leur paroisse. Un bourgeois de cage, que je vis, me rapporta que plus de vingt-cinq canadiens, employés à couper